

LES DEUX GOSSES

CE QUE DURE LE BONHEUR

—Va voir, mon brave, ce que ce peut être : je descends.
Le cocher sauta de son siège et, après avoir considéré un instant il s'écria :

—Mais c'est un enfant ! Voyez-vous, monsieur, ce pauvre petit être ?

M. Adéodat, qui était arrivé presque aussitôt que son cocher, se pencha à son tour.

Vivement, il dit à Joseph :

—Prends-le tout de suite, porte-le dans mon bureau. Je ne sortirai pas maintenant. Va chercher mon médecin, ramène-le immédiatement. Va, mon bon Joseph, hâte-toi.

C'était un industriel chrétien, un de ces vaillants cherchant à améliorer le sort de l'ouvrier, non point en flattant les passions du peuple et, après cela, criant dans les journaux "qu'ils ont amélioré le sort de l'ouvrier", ainsi que le font ceux qui se servent de l'ouvrier comme d'un marchepied pour arriver à leurs fins, exploitant d'ailleurs autant qu'ils le peuvent tout ce qui leur semble impuissant devant eux. Non, ce n'était point là le moyen employé par ce que l'on nomme, en France, les "Industriels chrétiens" : ceux-ci, dévoués aux malheureux, cherchent tous les moyens possibles de faire du bien, non seulement aux corps, mais encore aux âmes.

Qui n'a lu ce qu'ont produit, dans l'industrie, les Léon Harmel au Val-de-Grâce, les Mame, ces grands imprimeurs catholiques de Tours, où tous, typographes, employés, auteurs, sont une seule et même famille ? Qui ne se rappelle les superbes accents du comte Albert de Mun, au Parlement français, en faveur de la classe ouvrière ; de M. Lucien Brun et autres au Sénat, pour la même cause ?

Ah ! soyez-en persuadés : ceux-là, sénateurs, députés ou industriels, voilà de vrais honorables — et il faut voir comme ils sont honorés !

M. Adéodat avait couché l'enfant sur un moelleux canapé. En attendant le docteur, il lui avait ôté ses vêtements de dessus. Sonnant un domestique, il lui avait donné l'ordre de demander à son frère des vêtements d'un des enfants de ce dernier (M. Adéodat n'était pas marié, mais son frère avait une assez nombreuse famille).

Dans son bureau, l'excellent M. Adéodat avait une petite pharmacie lui permettant de parer aux plus pressants besoins.

Il vit bientôt que l'enfant était épuisé, il constata qu'une fièvre très forte l'avait pris. Il lui mit des feuilles de moutarde aux mollets, des compresses froides sur la tête.

Le médecin entra.

Habitué à la charité du maître de l'usine, il ne fit aucune question. Il jeta un rapide coup d'œil sur l'enfant, lui tâta le poulx ; se tournant vers M. Adéodat :

—Il faudra beaucoup de prudence, de grands soins : ce petit malheureux a une forte fièvre cérébrale, il peut en mourir, ou tout au moins y laisser la raison.

—Je vais le faire transporter dans une chambre au-dessus de la conciergerie ; la bonne Zélie, la femme du concierge, le soignera très bien.

—Ne voulez-vous pas l'envoyer à l'hôpital, où nos bonnes sœurs le recevront avec plaisir ?

—Mon bon Docteur, vous le voyez : vous jugez aussi bien que moi combien il serait dangereux de le transporter à quelque distance, et nous sommes loin de l'hôpital !

—Savez-vous s'il est de Lille ?

—Tout à l'heure dans son délire, il disait, pauvre enfant, avec une expression si déchirante : "Papa ! papa !... à mon secours !... ne me laisse pas enlever !... Maman, oh ! maman !... rendez-moi maman !..." Quelques instants après, je distinguai : "Oh ! oui, je t'aime, maman chérie !... tu le sais... mais qu'as-tu fait, si longtemps absente de Paris ?..."

—Eh ! mais, c'est tout un drame compliqué d'un mystère ? Voici une ordonnance que vous ferez remplir au plus vite à la pharmacie la plus prochaine ; vous ferez prendre cette potion toutes les heures à l'enfant, jusqu'à ce que le délire tombe... si Dieu le veut. Evitez-lui toute fatigue, tout bruit. Je reviendrai demain matin de très bonne heure.

On le voit, le médecin complétait l'industriel, ce qui ne surprendra personne quand nous aurons dit que ce médecin était le célèbre docteur Rédier, professeur à la faculté catholique de Médecine.

BOVRIL

PRÉMUNISSEZ-VOUS CONTRE

Le Froid, la Gelée et Les Rigueurs de l'Hiver

Renvoyez-nous cette annonce avec un timbre de 2 cents et nous vous adresserons le jeu "Whonhart's Great War Puzzle." Si vous parvenez à le résoudre, nous vous donnerons \$100.

BOVRIL, LIMITED.

27 RUE ST-PIERRE, MONTREAL.

Longtemps, Fanfan demeura suspendu entre la vie et la mort.

La police secrète de Lille qui avait eu vent de l'affaire et qui, d'ailleurs, surveillait étroitement la Zéphyrine depuis l'arrivée de la roulotte, avait jugé devoir procéder à l'arrestation de la mégère.

Deux agents de la police urbaine furent envoyés ; quand ils arrivèrent, l'oiseau s'était envolé ! Il ne restait que la place.

Heureusement, il y a le télégraphe et la gendarmerie à cheval, ces deux excellentes institutions contre les malfaiteurs. Supposant avec raison que ce serait vers la frontière de Belgique, distante seulement de deux ou trois lieues, que se dirigerait la dure sorcière, la police secrète avait prévenu toutes les brigades de Roubaix et Tourcoing d'un côté, de Baisieux de l'autre. Les braves gendarmes occupaient toutes les routes allant en Belgique, et leur allure les faisait penser en promenade simplement.

Quelques-uns de la brigade de Roubaix virent s'avancer la voiture décrite dans les rapports de la police de Lille. Semblant ne point y prendre garde, ils continuèrent, au petit pas, leur chemin vers Croix. Puis, l'un d'eux se détacha de ses deux compagnons, et, toujours à petits pas, suivit la roulotte.

Zéphyrine crut plus prudent de ne point traverser Roubaix : elle se renseigna donc, à la sortie de Croix, et on lui indiqua une route allant vers Mouscron sans traverser la ville.

Les deux gendarmes allant vers Lille rebroussèrent chemin dès que la roulotte fut hors de vue. Au galop de leurs montures ils vinrent rendre compte à l'officier commandant la gendarmerie de Roubaix, et celui-ci les lança immédiatement sur le chemin vicinal par lequel Zéphyrine, probablement, allait se rendre en Belgique.

Une heure après leur mise en faction, ils reconnurent la roulotte. Ils n'avaient plus à hésiter, ils pouvaient opérer aussitôt l'arrestation.

Le brigadier, après avoir donné ordre à la femme de s'arrêter — ce dont le cheval parut fort satisfait — lui dit :

—D'où venez-vous ?

—Je viens de Lille, mon bon monsieur le gendarme.

—Où allez-vous ?

—Je comptais aller à Roubaix chez une parente.

—A Roubaix ? Mais vous n'en avez guère pris le chemin : vous lui tournez le dos ! Montrez-moi vos papiers.

—Mes papiers, monsieur le gendarme ? Mais faut-il donc un passeport pour voyager dans notre pays ?

—Vous n'avez pas de papiers ?

—Je vous répète que je n'ai jamais entendu dire qu'il fallût un passeport pour voyager dans notre pays de France.

—Alors, tournez bride et suivez-nous.

—Où voulez-vous me conduire, mon bon monsieur ?

—Je n'ai pas à répondre à vos questions. Dépêchez-vous de tourner, et suivez-nous.

Pâle et tremblante de peur et de rage — car elle savait fort bien où on la menait —, l'ivrognesse fit faire volte face à sa malheureuse bête, et suivit les gendarmes allant au tout petit pas aux deux côtés du cheval de Zéphyrine, tandis que celui qui, précédemment, l'avait suivie, se plaça de nouveau derrière la roulotte.

A la gendarmerie, le lieutenant, prévenu, fit entrer l'énorme masse.

A suivre